

Rédaction et cours, tion
privée e
société — 54
e anpare
A d't

L'AMI DU PEUPLE,

Journal Socialiste-Révolutionnaire,

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

ABONNEMENT

PAYABLE ANTICIPATIVEMENT :
UN AN. fr. 4,00
SIX MOIS. fr. 2,00
TROIS MOIS. fr. 1,00

Pour l'étranger le port en sus.

On ne reçoit qu'au comptant et pa-
quets affr.

VIVRE EN TRAVAILLANT OU MOURIR EN COMBATTANT.

TOUT PAR LE TRAVAIL ET RIEN SANS LE TRAVAIL.

DÉPÔTS : Liège, DESIRÉ, libraire, Passage-Lemoonier; LEMAITRE, rue des Franchimontois; BOVERIE, place du Théâtre; DHEUR, successeur de Cerf, rue du Pot-d'Or.— Bruxelles, LAURENT VERRYCKEN, boulevard extérieur du Midi, 34; LUYCKZ, Chaussée de Ninove, 41; CONFLONT, rue Treurenberg, 18; KARL, rue des Eperonniers, 40; Veuve CHASSÉE, aubette, place Saint Jean; PARIS (épouse), successeur de Veuve VERGHEVAL, Grand-Place, 14; Veuve BRUNIK, Galerie du Commerce, 83-84; MINET, kiosque, Porte de Scharbeck; MINET, kiosque, Porte de Laeken; SCHEPPER, kiosque, Place du Petit-Sablon; RIGAU, rue de Liedekerke, 47, St-Josse-ten-Noode; Veuve WEBER, rue de Loxum, 42. — Anvers, au journal LE WERKER, rue de Meir, 6. — Gand, VANDERHULST, rue Saint-Sauveur, 236. — Verviers, TOUSSAINT CORNET, rue Hautes-Mézelles, 18; LEDENT, rue de la Halle, 8; G. PROFS, rue Gérard-Champs, 66; BRACARD, rue St-Antoine; Em. PIETTE, rue de Dison, 54; GRIGNARD, place du Marché, 3. — Dison, CLERDENT, min de Peronne, à Fayt, lez Manage; BURLEON, à Jolimont, Haine-St-Paul; Ch. PREVOT, menuisier, à Haine-St-Pierre; MERCIER, à Bessonrieux, par Manage; J. GHISLAIN (dit Bernus), rue de la Folie, à Morlanwez; JULES GILLES, débitant à La Hestre (petit Binche) lez-Mariemont; C. RIAUX, rue de Chavannes, à Charleroi; HUBERT, libraire, quai des Poissonniers, à Tournai; BATAILLE, café Rubens, à Mouscron. — Londres, EUG. CHATELAIN, 20, Burard Street, St-Hilier (Jersey).

Avis à nos abonnés de l'étranger.

Nous prions nos abonnés de l'étranger, dont l'abonnement est expiré, de nous en faire parvenir le montant s'ils ne veulent pas subir d'interruption dans l'envoi du journal.

Nous leur rappelons que l'abonnement d'un an est de 4 francs PLUS LES FRAIS DE PORT, qui s'élèvent à 2 fr. 60 pour les pays entrés dans la convention postale.

L'ADMINISTRATION.

Le but des lois Bismarckiennes.

Vous vous rappelez sans doute les notes de M. de Bismarck au gouvernement belge au sujet des paroles et menées des ultramarins. M. de Bismarck en profita pour trouver que les règles internationales de la diplomatie ne suffisaient plus, qu'il fallait établir entre les États la solidarité pour combattre les éléments hostiles à la paix internationale; c'est-à-dire que l'on veut étouffer les révolutions, on ne veut plus d'État libre, on ne veut plus de lieu d'asile, tel que la Belgique, l'Angleterre, l'Espagne, la Suisse et la France pour les révolutionnaires; on veut établir l'extradition, ou l'exécution des insurgés touchant le pied sur le territoire étranger. Il est probable que les Herzégoviniens vont éprouver cette politique, comme agissaient la Prusse, l'Autriche et la Russie vis-à-vis des Polonais. On veut enfin établir l'esclavage universel. Ceci a déjà été tenté par le gouvernement impérial: on voulait profiter de la révision des traités de 1828 concernant l'exécution des malfaiteurs et l'exécution des jugements civils pour faire admettre par la Suisse, au nombre des délits qui peuvent donner lieu à l'extradition, certains actes comme la conspiration, l'attentat contre la vie d'un souverain. La Suisse a refusé.

Avant la Révolution française, les Seigneurs faisaient battre les étangs la nuit pour empêcher les grenouilles de troubler leur sommeil; aujourd'hui ce ne sont plus les grenouilles, mais les feuilles socialistes qui troublent le sommeil des rois. Il est question d'expulser tous les communaux réfugiés de la Belgique. Pauvre roi! crois bien que ton peuple n'a pas besoin d'étrangers pour régler ses comptes avec toi quand l'heure aura sonné.

De son côté M. de Bismarck ajoute un amendement au Code pénal contre

les membres des Sociétés secrètes et contre ceux qui excitent à la haine des classes les unes contre les autres.

Vos lois ne nous en imposent pas, nous les respecterons comme vous respectez votre parole et vos serments, comme l'Empereur d'Allemagne a tenu sa parole donnée à son peuple de le rendre libre après la guerre de France. Nous respecterons vos lois comme vous avez respecté votre parole vis-à-vis les 27 martyrs de la révolution Badoise qui s'étaient rendus en Suisse en vertu d'une promesse formelle de pouvoir se réfugier en Suisse eux et leurs soldats en qualité de réfugiés politiques, et que vous fîtes fusiller sur l'ordre exprès du prince de Prusse (l'Empereur d'Allemagne actuel.) C'est cet exemple de mépris des serments qui a entraîné la haine.

L'avez-vous jamais déposée un instant? C'est vous qui excitez une classe contre une autre; c'est vous qui dirigez les vengeances et les persécutions, c'est vous qu'on a vu rire au milieu d'images de désolation et de mort, quand des flots de sang coulaient autour de vous, quand des familles désespérées, vaincues, désarmées, imploraient votre clémence. Et vous de crier à vos soldats: Tuez! tuez!... Qu'il n'en échappe pas un seul. Homme atroce et sanguinaire! Au lieu de louer la clémence, la générosité du peuple, de l'ennoblir, d'encourager son désintéressement et sa probité, vous le niez, vous le calomniez, l'avez insulté, cette vile populace impitoyable de sac et de meurtre n'est-ce pas exciter? Vous mentez! la preuve, c'est que le peuple a fait en France trois révolutions et que les grands coupables vivent encore. Vous voyez à la Chambre des assassins de 1830, de 1848, du 2 Décembre et ceux de 1870.

Chaque révolution fait sa Constitution mais les fourbes gardent les lois royales qui arrachent les droits au peuple. *Trahison!*

Mac-Mahon accepte sans hésitation le projet Bismarck; dans la convention d'extradition conclue récemment entre le Pérou et la France, on remarque qu'un des délits spécifiés comme devant entraîner l'extradition du coupable, est l'évasion des individus transportés à la Guyane ou à la Nouvelle-Calédonie. Voilà donc les notes de M. de Bismarck qui s'établissent dans le silence.

On défend aux feuilles socialistes de

préparer à frapper les têtes coupables, et l'on permet aux feuilles royalistes d'encourager l'assassinat des hommes dévoués au peuple. Ecoutez Lamartine parlant de Charlotte Corday: "L'ombre d'une grande pensée traversait l'âme d'une jeune fille: la soif du sacrifice de soi-même était devenue sa dévotion, son amour ou sa vertu, le sacrifice dût-il être sanglant, elle était résolue à l'accomplir, elle recevra les éloges de la postérité et l'histoire n'osera la flétrir."

Et pourquoi ne nous serait-il pas permis d'avoir les mêmes sentiments vis-à-vis des princes et de leurs compli-

Il publia la conspiration de la reine, et appela sur la France le carnage par la sublime libératrice de son pays, la générale meurtrière de la tyrannie, l'ange de l'assassinat. Et pourquoi ne serions-nous pas de généreux meurtriers en tuant les ennemis de la nation. Cet homme a eu les premières fonctions sous la République de 48, c'est cet homme qui a fait crier: à bas les Communistes! et le perfide offrit à M^{me} Cabet de venir chez lui pendant le temps du massacre projeté. "Jamais, répondit cette vénérable citoyenne, je n'accepterai asile de l'assassin de mon mari."

Sur les dernières années de sa vie, il écrit l'*Histoire de la Révolution Française de 1793*, publié en 1869 par un éditeur de Washington, M. Al. Der-court. Ce livre est fait pour réhabiliter les traîtres et les assassins du peuple et pour dépopulariser ses amis et ses défenseurs. Ce livre est fait pour calomnier et flétrir la Révolution, la Convention et la République. Ce livre est une vengeance royaliste. C'est avec ce livre que la jeunesse Américaine va apprendre à connaître notre immortelle Révolution.

Ce livre est un crime!

On permet aux journalistes de sang d'attaquer les journées nécessaires à la Révolution, et on voit sans horreur les deux septembre royal. On leur permet de souffler la discorde, d'attiser les haines, d'exaspérer les esprits, d'être impitoyables.

Et nous, si nous voulons venger les crimes on nous dit: on ne peut punir un roi de ses crimes, parce que ce sont les crimes de son rang. Alors il faut nous incliner respectueusement devant la Saint-Barthélemy, les dragonades,

les journées de juin 48, du 2 décembre et les massacres de mai 71. Allons donc! nous le répétons: les rois tiennent à bien peu de chose, il ne se passe pas une génération sans que le peuple ait l'occasion de s'en défaire, il n'a besoin que d'un simple vouloir.

Les feuilles socialistes invoquent toujours la raison, la justice, la vertu et le dévouement au bien public; elles défendent toujours les intérêts du pauvre, du faible et de l'opprimé, elles disent aux masses ignorantes, aux crédules, aux aveugles, aux engourdis: "Sachez que le bonheur public ne peut s'élever que du sein du peuple."

Mais des intrigants, des hypocrites les ont encore entraînés dehors du chemin de la vérité.

Le général Broglie, qui a été ministre de la Guerre, est nommé Sénateur; la loi condamne un assassin à mort ou au bagne, toi, pauvre peuple, tu envoies au Sénat Changarnier, l'assassin de 49, Jules Simon, le renégat, Jules Favre, l'ennemi mortel du travailleur, et qui livra l'Alsace-Lorraine, sont envoyés au Sénat, par Lyon. C'est à croire que le despotisme, la trahison, le meurtre, est inviolable. Broglie, nom exécré, nom maudit qui commandait les émigrés, qui brûlait nos villages, égorgait les populations, pillait, violait et attachait les prisonniers à la queue des chevaux; Broglie l'organisateur féroce et sanguinaire de la terreur blanche en 1816 et 1817, Broglie le ministre du Gouvernement de combat non moins cruel que ses aïeux, au Sénat.

Général Ladmirault, le fuyard devant les Allemands et sans quartier avec les Français. Espivent (général) le bourreau de Cremieux. Dupanloup le jésuite, tous les crimes sont représentés au Sénat.

Pauvre peuple! pauvre France! ô honte!

Ce n'est pas avec de pareils hommes que vous trouverez le patriotisme, l'honneur et la loyauté, mais des projets sinistres qui nous amèneront de nouveaux désordres et des scènes d'horreur!... Pauvre peuple, tu as voté pour l'aristocratie militaire, ecclésiastique et judiciaire, pas un véritable ouvrier, pas un cultivateur, des ennemis seulement. Tu savais pourtant que l'on ne peut compter sur ceux qui ont vécu au milieu de la corruption des cours. Le travail n'est représenté que par des ex-

ploteurs et des capitalistes impitoyables enrichis du travail.

Pauvre peuple, on n'a plus besoin de toi, retourne à ta gamelle et à ton chenil, le mal est fait, encore une halte dans la boue sanglante. Rappelle-toi que, s'ils ont de l'or, tu as du fer!...

Si les feuilles socialistes troublent le sommeil des rois, les feuilles royalistes troublent l'harmonie, la paix et l'honneur des nations. Dans la guerre de 1870 et 71, elles ont contribué pour leur part à la défaite des armées françaises, à tous nos désastres, à notre ruine, à notre humiliation. Oui, nos soldats trahis, nos paysans fusillés, nos femmes violées ou brûlées avec leurs enfants, nos villages en flammes, nos villes bombardées sont l'œuvre des journalistes royalistes. Les fuyards, les lâches qui ont refusé de défendre le sol de la patrie, leurs familles et leurs foyers, ont été encouragés par les journaux royalistes. Chacun connaît le rôle honteux qu'a joué le *Courrier des Etats-Unis* à cette époque. Ce sont eux qui ont paralysé la *vieille furia française* en ne montrant aucune chance de salut, tous ces écrivains royalistes sont des traîtres.

C'est M. Thiers qui sema la trahison, elle a germé en 1870 et 1871. Les généraux, les ministres, les chefs de places, les journalistes ont fait leur instruction politique avec *l'Histoire de la Révolution française de Thiers*, où il glorifie la trahison.

Lisez ces lignes et voyez si elles ne méritent pas d'être clouées au pilori et couvertes de boue, ou brûlées par la main du bourreau; il parle des Girondins: « Ils ont compromis la révolution, la liberté de la France, ils ont compromis même la modération. Ils ont exécuté le roi Louis XVII, et livré le port de Toulon aux Anglais. »

Et puis il s'écrie:

« Respect à leur mémoire! Jamais tant de vertus, de talents, ne brillèrent dans les guerres civiles. »

Et plus loin il dit encore:

Qui ne voudrait avoir rempli leur rôle. Qui ne voudrait avoir commis leurs fautes.

N'est-ce pas glorifier la trahison.

Il défend Mirabeau, « il déterminait un plan tout nouveau, il se promit pour sa gloire, pour le salut de l'Etat, pour sa propre fortune enfin, de demeurer inébranlable entre les *désorganiseurs* et le trône, et de consolider la monarchie en s'y faisant une place. La Cour avait tenté de le gagner; mais on s'y était pris gauchement et sans ménagements convenables avec un homme d'une grande fierté, qui voulait conserver sa popularité à défaut de l'estime qu'il n'avait pas encore.

Un ami (Lafayette) qui servait d'intermédiaire, dit que si l'on s'en tenait à la Constitution on trouverait en lui un appui inébranlable; que quant aux conditions, elles étaient dictées par la situation de Mirabeau; qu'il fallait, dans l'intérêt même de ceux qui voulaient l'employer, rendre cette situation honorable et indépendante, c'est-à-dire acquitter ses dettes; qu'enfin il fallait lui faire aimer le nouvel ordre social, lui faire espérer le ministère... Les négociations furent conclues dans les premiers mois de 1790, il fit des conventions à la Cour, il énonça ses principes dans une espèce de profession de foi; il s'engage à ne pas s'en écarter et

à soutenir la Cour tant qu'elle demeurerait sur la même ligne. On lui donna en retour un *traitement assez considérable*. La morale sans doute condamne de pareils traités et veut que le devoir soit fait pour le devoir seul.

Mais était-ce là se vendre?

Quelle confiance voulez-vous avoir pour un homme qui défend un fourbe, un fripon, un traître, un conspirateur, avec une pareille impudence, n'est-il pas permis de croire que M. Thiers, aujourd'hui plusieurs fois millionnaire, et qui, avant 1830, n'avait pas de quoi faire deux repas, n'ait pas agi à la Mirabeau depuis cette époque?

Enfants de la misère.

La prudence et le courage sont deux vertus qui contiennent à peu près toutes les autres. Et comme la prudence est une vertu, elle est un élément de succès.

Pourquoi les révolutions ont-elles été stériles? C'est parce que le peuple a toujours eu l'imprudence de déposer les armes avant d'avoir imposé ses idées humanitaires.

Ne nous jetons pas dans la rue sans raison, évitons les pièges, les provocations, attendons les circonstances et profitons-en. En attendant, ayons des chefs prudents, courageux, expérimentés, des secrets plus profonds, des réunions plus intimes, une discipline plus parfaite et une résolution arrêtée.

Salut fraternel.

GLATIGNY.

Lettre d'un misérable.

A PROPOS DE MILLIONS.

IV

Oui, ami Populus, en monnant ta sueur et ton sang, ta vie et ta mort, on fait de toi une bête de somme et de bête.

C'est une audacieuse insulte que de nous compter à nous, dont la misérable existence se consume dans un labeur sans issue, qu'on acquiert les millions par le travail. Que sans crainte ils ajoutent le mot: d'autrui, et cette fois ils auront proclamé une vérité plénière. Ces millions ne peuvent être et ne sont, en effet, que le produit de l'extorsion. Etant tous volés, aucune différence à établir entre millions et millions. A quoi bon, dès lors, distinguer entre millionnaires, et citer des noms. Poursuivants et poursuivis se valent. Ces voleurs se nomment légion; ce sont eux qui gouvernent.

Les classes dirigeantes ne sont pas dirigeantes pour rien. Elles savent ce qu'elles font. Après avoir obscurci et émasculé l'entendement pour se faire de l'homme un être lige, un sujet, elles exploitent, elles monnaient la bêtise humaine qu'elles ont fabriquée. De quoi! elles s'en font une force et même une arme offensive!

Pour les distraire, on donne aux crédents les grelots de la Folie. On leur jette un inculpé et pendant qu'ils s'en occupent, comme le chien après son os, ils ne songent nullement à demander: mais pourquoi le malfaiteur? Non. C'est le chœur antique chantant servilement la légitimité des millions, de la propriété, qui ne sont que le vol et que l'aplatissement devant l'autorité, qui n'est que la tyrannie.

Remonter de l'effet à la cause, ils en sont bien incapables, les aztèques qui devaient avidement les racontars malsains de la presse mercantile et des gazettes nauséabondes de l'ordre moral. On les sature des plus insidieux détails; ils sauront combien elle a de chemises, quelle est la devise de son blason, et lui de quelle manière il se mouche. Voilà ce dont ils se soucient, et j'abrège.

Que demander à cette grue pompadée qui, sortant toute moite des bras de son confesseur, s'abat sur les ineptes coupables que l'on débite sur le scandale?

Qu'attendre de cette vénérable dame que je vois acheter les derniers portraits enlumines des héros du jour, pour en gratifier, avec commentaires, deux charmants enfants qu'elle tient en laisse? Est-ce la jalousie qui la pousse à ainsi déflorer, par ses insanités, ces imaginations enfantines?

Qu'attendre de cette espèce tirée à quatre épingles qui collectionne les photographies des scélérats de toute catégorie, depuis de Bocarmé, don Carlos, jusqu'au *bipède épileptique* promu à l'infailibilité?

Qu'est-ce qui peut bien grouiller dans les cervelles des pingoins? Je demande que le docteur Onimus nous fasse une analyse exacte de ce que cela peut contenir de guano spécial à la floraison de l'idiotisme.

Mais revenons aux millionnaires.

Prenez garde! Malgré le sang des Croisés qui coule dans ses veines, vous osez flétrir du nom de voleur et faussaire, un noble, un chevalier du Christ, sa grandesse commandant de l'ordre d'Isabelle-la-Catholique...

Tous, vous haussez les épaules en défiant notre mépris. Pour vous blanchir de vos iniquités, vous croyez suffisant de parodier la comédie du bouc-émissaire d'Israël, et vous nous narguez jusqu'au bout, en vous offrant une victime expiatoire. Le procédé est aussi dérisoire que commode.

Qu'inspiré du remords, l'accusé se fasse donc une tribune de sa sellette et vous tienne ce langage:

« Plus de subterfuge ni de casuistique. De quel droit me traitez-vous de voleurs alors que le travailleur est méprisé, la probité conspuée? Alors que la subversion du bien et du mal, du juste et de l'injuste obtient pour récompense la domination, l'estime, les honneurs, la vie opulente. Qui résistera à la tentation? Telles sont vos leçons. C'est votre contact qui m'a corrompu. Je ne suis que votre élève, votre ouvrage, vous êtes mes maîtres. Regardez sur votre or et vos mains, il y a du sang! il crie: meurtriers et voleurs!

« Dans ce prétoire, je ne vois que coupables. Oui, tous nous le sommes? mais où est le volé, la victime? Où sont nos juges?

« Que l'accusateur paraisse donc à cette barre. Qu'il émerge des entrailles de la terre; qu'il remonte de la bure; qu'il s'échappe de la fournaise des forges, des verreries; qu'il sorte des fabriques, des ateliers, des chantiers et de tous les bagnes du travail!

« Qu'il se présente ici le corps courbé, déjeté, flétri par l'excès de fatigue et de misère; qu'il ait pour cortège sa famille hâve, déguenillée et famélique!

« Que les estropiés, les amputés, les veuves et orphelins se traînent en foule!

« Que les hospices, les geôles de mendicité et jusqu'aux prisons se vident; que pas un ne manque!

« Que ceux qui sont sans feu ni lieu et n'ont de gîtes que des décombres; que les va-nu-pieds, les meurt-de-faim, tous les misérables prennent leurs rangs; qu'ils accourent, qu'ils surgissent! que, protestant de leurs haillons, ils ajoutent à ces pièces de conviction les ossements de vos victimes!

« A ces tortionnés de vos iniques lois, à ces serfs des millions appartient exclusivement le droit d'accuser, de juger! Que cette enceinte soit reculée jusqu'à la place publique; qu'ils transfèrent votre tréteau en tribunal; qu'ils y prennent place et que dans la terrifiante majesté que vous leur imposez, la vraie, l'inflexible décréte enfin par leurs bouches! A eux seuls le droit ne prononcer

la sentence contre les accapareurs de millions, les héros du vol, les industriels du meurtre!

Oh! ce n'est que fiction. Nous n'en sommes pas là, nous, il n'est que trop vrai.

Mais enfin, le financier, si peu que ce soit, a bien quelque petite chose à dire. Si les obligations calculées de l'instruction ne détruisent pas ce qui peut lui rester de sens moral et de volonté. S'il ne se laisse pas circonvenir par des promesses d'indulgence corruptrice, intéressée; s'il ne consent pas à débiter, en public, un thème imposé; s'il ne suicide pas involontairement, il pourra faire d'édifiantes révélations.

Au moment où vous le traînez sur la claie, s'il allait prouver victorieusement que tous ses travaux n'avaient qu'un but: soutenir le cours des actions de votre banque, il faudrait donc pour prix d'un si louable dévouement, lui voter une apothéose. Cela ne nous surprendrait pas vous, qui, à la fois administrez tant d'établissements financiers et qui savez tour à tour sacrifier leurs intérêts à ceux de votre banque.

S'il allait débiter le truc. Car enfin, ce n'est que dans l'opéra de *la Dame blanche* que l'on voit acheter des châteaux avec des économies à zéro. Il pourrait expliquer par quelles connivences et complicités, pendant plusieurs lustres, malgré l'œil exercé des sphinx, au su et au vu de toute une horde altérée de la soif de l'or et que ses moindres gestes intéressaient, comment il lui a été possible d'instituer des syndicats A ou B, greffer affaires sur affaires, tripoter librement. Comment il a pu, comme un Crésus, tout comme ses maîtres, avec des appointements de quatre mille deux cents francs, expérimenter avec éclat, la vie des millionnaires. Et c'est aujourd'hui seulement, après dix années, qu'on crie au voleur. Mais c'était donc un piège qu'on lui tendait pour le trouver plus coupable, pour le perdre plus sûrement? Incontestablement, ces dix années d'apprenti millionnaire lui sont une circonstance atténuante qui équivaut à la prescription; il a droit à une réparation, à des dommages et intérêts.

Au voleur! puisqu'on avait patienté jusqu'à ce jour, pourquoi pas quelques vingt-quatre heures de plus? Votre financier, assurément, aurait fini par trouver la veine et, comme tant d'autres, il aurait équilibré ses opérations. Aujourd'hui, vous auriez un irréprochable de plus, un habile dans les annales bancaocratiques; il n'y aurait pas plus honnête homme que lui; car, d'après votre équité, la fin justifie les moyens.

Les honnêtes gens consentent bien à être trompés, pourvu que ce soit à leur profit. Si ceux qui crient: au voleur! comme s'ils étaient écorchés tout vifs, au lieu de trouver en moins, avaient découvert par vingtaines, par centaines, des millions en excédant dans leur coffre-fort, dans la tour, sans s'inquiéter de leur provenance illicite, frauduleuse, ils se seraient, sans pâlir par-dessus les toits, ils se seraient contents de couler fiévreusement cet or dans leurs sacs. Mais vit-on jamais des administrateurs pousser l'infidélité jusqu'à introduire subrepticement des millions dans la caisse? Voleur de soi-même! Alors il n'y aurait plus d'honnêtes gens!...

Cependant rassurez-vous, ames en peine de vos millions, on trouvera des combinaisons émollientes; et déjà le trésor public (public seulement pour ceux qui le remplissent) le trésor public a été mis en réquisition pour combler le déficit.

Et après les tombereaux de vociférations; après tant de fracas et la mise en scène à grand spectacle judiciaire; après le parlotage des Chicanaux, des Bridois; après le cliquetis des lois, le fer-

raillement des ordonnances, jugements, appels et arrêts des Parquets, des tribunaux, des Cours, qu'en résultera-t-il pour la morale privée et publique ?

En quoi la société sera-t-elle purgée par le sacrifice apparent d'un financier, par la condamnation d'un de ses voleurs et faussaires ?

Et tout ce qui en reste ?...

Boursicotiers à tous crins ; pirates de la hausse et de la baisse ; écumeurs de reports ; grabeurs de change, d'es-compte et d'usure ; brasseurs d'emprunts, de titres, de primes ; draineurs infatigables de salaires ; accapareurs éhontés ; agioteurs de la misère publique ; spéculateurs de famines ; escrocs du chantage religieux, négociants en miracles, architectes en saintes captations du bien d'autrui ; enfin, financiers et capitalistes retors ; actionnaires, propriétaires et rentiers de plus en plus rapaces ; magistrature et fonctionnaires prévaricateurs ; ministres fabricateurs de faux bilans, gaspilleurs et faisant des finances publiques un ténébreux trafic (1) ; aristocratie vénale et prostituée ; bourgeoisie abîmée dans son abject sensualisme, n'ayant qu'un Dieu, son ventre, qu'un culte, l'or, et pour sentiment social que la férocité pour imposer son usurpation et sa criminelle domination. Tous, tous ces favoris des millions, ces fauteurs du brigandage organisé, et qu'ils nomment avec emphase les institutions, auront-ils disparu, pour faire place nette au travail ?

Hélas ! non, ces bons messieurs font leurs affaires, ça les regarde, et nous sommes assez édifiés, nous, qui ne marchons pas sous la bannière des goîtreux.

Pour conclure : En quoi ce charlatanisme justicier peut-il nous intéresser ? Tant que les millions resteront les millions, c'est-à-dire entre les mains des honnêtes gens, des machines de guerre contre le travailleur ? Oh ! misère des misères ! Je te le dis en vérité, mon trop débonnaire Populus... Mais je sens mes boyaux gémir la faim ; je vais tenter de les calmer par une assiette de moules, que je payerai avec les quelques cents que les manieurs de millions, les honnêtes gens, ont oublié de me voler.

DEUX ET DEUX FONT QUATRE.

A propos de l'Exposition de Philadelphie.

En ce moment où la classe ouvrière se remue dans différents pays, pour l'envoi de délégués à l'Exposition de Philadelphie, nous croyons utile de faire connaître à nos compagnons de travail la voix du socialisme.

A cette Exposition gigantesque on verra exposées toutes les merveilles de la science et du travail, ces deux facteurs de tout progrès social, qui domptent la matière, la transforment et l'embellissent pour la faire servir aux besoins de l'homme.

Là se trouvera dans toute sa nudité cette ignoble organisation sociale dans laquelle les classes oisives, fainéantes, et stériles occupent les premières places, tandis que les courageux producteurs de la richesse publique et privée sont relégués dans les bas-fonds de cette société. Là sera mis à nu aux yeux du producteur ces merveilleuses machines qu'il a produites et qui devraient servir à son bien-être en multipliant la production, au lieu d'être un bâton qu'il se cueille et abandonne aux mains de ses maîtres, accapareurs et monopoleurs et avec quoi on le flagelle.

Sans doute, si nous n'allions pas au fond de tout problème, si nous exami-

(1) Lire et méditer la séance de la Chambre des représentants du 20 mai.

nions la question au simple point de vue des avantages et des intérêts nationaux ; l'envoi d'hommes compétents pour l'étude des perfectionnements industriels constituerait pour la nation la plus soucieuse de ses intérêts un avantage incontestable sur ses rivaux, qui finiront par les annihiler, car de même que dans l'ordre animal, les êtres et espèces sont tous en lutte les uns contre les autres. L'infériorité d'une espèce est sa condamnation fatale et son élimination certaine ; c'est ce que le célèbre naturaliste Darwin appelle le *combat pour l'existence*. De même dans l'ordre industriel, toute industrie, toute manufacture qui laisse à ses rivaux les perfectionnements des outillages sans rechercher dans une égale mesure à perfectionner ses instruments de production, la concurrence aura vite raison de l'infériorité productive d'un pays contre un autre. L'armurerie liégeoise, la fabrication drapière verviétoise, et bien d'autres industries belges en sont une preuve éclatante.

Mais aussi si là devait s'arrêter la question de savoir, pour une nation, vaincre les industries rivales, cet avantage ne serait que momentanément par suite de la libre émigration des ouvriers d'un pays à un autre et à la fin la situation ouvrière n'aurait plus rien à envier à la misère de ses voisins. Il arrive même en ce monde, gouverné par des accapareurs et des monopoleurs, que le premier effort d'une invention nouvelle est directement funeste à ceux qui en font les premiers l'application ; exemple les machines qui remplacent les bras dans certaines manufactures, bras qui se font la concurrence, et dont les premiers effets sont les baisses de sa aire.

Dans l'industrie du fer, la grande perfection des outillages aboutissant à une production sans mesure et sans frein, aboutira aussi à la dépression, à la décadence progressive de cette industrie, car on peut déjà prévoir l'époque où la consommation se trouvera à peu près nulle, le fer ne se détruisant pas, et les voies ferrées devant nécessairement avoir des limites.

Or, est-il clair, dans l'ordre social actuel que les inventions, les perfectionnements apportés et créés dans la plupart des industries sont des bâtons que les ouvriers cueillent pour se faire battre. Les richesses qui s'accroissent toujours par le travail et le génie des producteurs, au lieu d'être partagé par ces derniers, s'en vont regorger les greniers des maîtres sans bénéfice et au détriment de ceux qui les produisent. C'est la condamnation de cette société actuelle. Au nom de la justice sociale, que les travailleurs s'emparent donc de leurs instruments de travail ; que la consommation et la production soient enfin équilibrées ; l'ordre dans l'humanité est à ce prix, comme le disait Proudhon, et avec Blanqui nous disons *quand l'ouvrier a ou aura faim, personne n'a ni n'aura le droit de manger*.

Donc, nous disons qu'au point de vue de la question ouvrière, rien n'est changer dans le monde économique, par le perfectionnement ou l'apparition d'un nouveau moteur ou agent de production. A ce point de vue, donc les délégations ouvrières à Philadelphie seront d'un effet négatif. Le seul et grand but sérieux que nous leur reconnaissons se trouve dans la grande enquête qu'ils feront sur la situation

ouvrière de tous les pays et de cette entrevue des travailleurs des différentes nations, il sortira un pacte de solidarité dont profitera la révolution prochaine. Nous aimons aussi à voir ce grandiose contraste du voyage des courageux producteurs, à travers l'Océanie en mission pacifique, pour étudier réciproquement leurs situations sociales, dans un moment où les Monarques de l'Europe hommes et femmes parcourent l'espace, accompagnés de toute leur chancellerie, leur valetaille brillamment harnachée et équipée, allant s'embrasser, entre empereur et impératrice, entre prince et princesse, faire ripaille ensemble, boire à grands traits le vin des meilleurs cru en attendant que ce vin fasse place au sang du peuple dont ils sont avides et dont ils en préparent secrètement un grand carnage, carnage pour qui tous les perfectionnements de l'industrie sont parfaitement mis en application. V. M.

Conseil fédéral des Sociétés rationalistes belges.

En présence du silence observé par les Sociétés : *La Libre-Pensée*, d'Anvers, *les Libres-Penseurs*, d'Ixelles, *la Libre-Pensée*, de Huy, *les Rationalistes*, de Neuville-Montigny, et *les Solidaires*, de Dampremy, aux différentes lettres qui leur ont été adressées, le Conseil croit plutôt à des changements intervenus dans l'adresse de leur correspondant qu'à une négligence de leur part et les prie d'adresser leurs communications à son local chez Jules Gilles, à la Hestre (Mariemont.) F. CORNET, secrétaire.

Nous apprenons que le peintre Léonard vient de terminer trois tableaux (triptique) : *Le denier de St-Pierre*, ou *le Pape sur la paille humide de son cachot*.

Cette œuvre est, nous assure-t-on, une des plus remarquables qui soient sorties de la palette du maître ; elle sera prochainement exposée, soit au musée de l'artiste, soit dans une exposition spéciale.

Mouvement ouvrier et nouvelles diverses.

France.

Notre correspondance de Paris nous est parvenue trop tard pour être insérée cette semaine ; on la trouvera au prochain n°.

On nous écrit de Lyon que le mouvement socialiste reprend de plus bel dans le sud de France.

A Marseille, Toulouse, St-Etienne et à Lyon surtout, la classe ouvrière s'agit pour l'envoi de délégués ouvriers à l'exposition de Philadelphie, et à l'occasion de ces délégations toutes les corporations réorganisent leur syndicat de travail que la guerre et le règne de la terreur préfectorale avaient désorganisé.

Le Conseil municipal de Lyon a voté 20,000 francs et le Conseil général en a fait autant pour envoyer des délégués ouvriers ; les souscriptions abondent de partout, on compte bien dépasser 50,000 francs, et, pour cette seule ville, 20 ouvriers partiront pour la grande exposition. Ce qui est de bon augure, c'est que dans cette délégation se trouvera plusieurs anciens membres de l'Internationale. Avec de tels éléments, nous sommes certains que la classe ouvrière profitera des rapports sur cette vaste enquête du travail qui nous reviendront d'Amérique.

Suisse.

(Correspondance particulière de l'AMI DU PEUPLE.)

Genève était appelée autrefois la Rome

protestante ; on peut parfaitement aujourd'hui la nommer la Mecque de toutes les religions. J'en connais dix : 1° le catholicisme romain, 2° le catholicisme national, 3° le catholicisme chrétien, 4° le protestantisme orthodoxe, 5° le protestantisme libéral, 6° la momerie, 7° le culte épiscopal anglican, 8° l'orthodoxie grecque, 9° le culte apostolique, 10° enfin la religion juive. Peut-être y en a-t-il encore que j'ignore ; dans tous les cas, on peut venir ici avec un bon dieu quelconque, on est sûr d'être bien reçu, mais il ne faut pas se présenter dans cette ville en athée, encore moins en socialiste, dans cette ville qui ressemble bien plus à Spa qu'à Verviers.

Le métier de prêtre, de curé, de pasteur, etc., est le seul qui aille en ce moment ; ce qu'il y a d'intéressant c'est d'entendre tous ces jongleurs s'anathématisant et s'excommuniant tour à tour. Chacun d'eux se dit posséder à lui tout seul la vérité, à l'exclusion absolue de ceux des cultes opposés. Figurez-vous dans une foire, une multitude de charlatans se disputant du haut des tréteaux pour attirer chez eux des chaland et les empêcher d'aller chez leurs concurrents ; les religions à Genève en sont là ; une intolérance sans égale ; au nom d'un prétendu Dieu de paix et d'amour, c'est la guerre entre les hommes ; leurs disputes continuelles font dans ce monde l'enfer qu'une folle imagination place dans l'autre. Les curés, eux, causes uniques de tous ces désordres sociaux, vivent comme partout gros et gras au milieu des calamités publiques que leurs dissensions entretiennent, et si tous les métiers annoncent misère, le leur prêche opulence, grâce à la sottise de leurs clients, puis l'invention appelée Dieu ne leur sert que pour tromper les hommes, les faire entregorger et vivre à leurs dépens.

Dieu, tu n'es qu'un vain mot, car partout sur la terre, Ainsi que la Vertu longtemps je t'ai cherché, Et je n'ai rencontré qu'injustice et misère. Au lieu du vrai bonheur qui seul se tient caché.

ROCHER.

Allemagne.

LETTRE DE BERLIN.

(Correspondance particulière de l'AMI DU PEUPLE.)

C'est maintenant nous qui allons faire du commerce, ont dit nos compatriotes du coffre-fort en l'an de grâce 1870, et ils en ont fait de manière que le peuple verserait des larmes de sang, s'il lui en restait assez dans les veines. Vous allez en juger.

Depuis environ 5 ans, on a créé 510 sociétés d'actionnaires, qui ont émis pour 1,237,780,150 de thalers d'actions. Au 31 décembre 1872, ces actions étaient cotées à la bourse pour une valeur de 1,544,463,363 de thalers. Au 31 décembre 1875, ces mêmes actions ne représentaient plus qu'une valeur de 831,497,299 de thalers. Par conséquent, celles ont subi une baisse de plus de 700,000,000 de thalers en trois ans de temps, près de trois milliards de francs.

Que sont devenus ces milliards ? L'argent n'étant pas un article de consommation, il doit être quelque part. Il a changé de poche, voilà tout.

Il y a déjà une couple d'années que le député Lasker, le chef des libéraux, l'homme aux discours, a dénoncé du haut de la tribune parlementaire, dans un moment d'indignation morale, les infâmes manipulations de ces nobles chevaliers d'industrie.

En tête de la liste, figure le conseiller intime Wagener, l'alter ego, l'homme du chancelier, lequel, par suite de ce scandale, a été forcé de se retirer du service de l'Etat, et une enquête fut ordonnée.

Le peuple allemand, qui sait pourtant qu'aussi bien chez nous qu'ailleurs on ne pend que les petits voleurs, croyait que la justice se saisirait de l'affaire en faisant, cette fois-ci, une exception à la règle générale, et que ces chenapans n'échapperaient pas à la vindicte de dame Thémis, attendu que le vol était par trop manifeste.

Qu'en est-il résulté ? Au bout de deux ans d'investigations laborieuses, on a déclaré : *Que tout était en règle.* Qu'il y avait bien quelques irrégularités, mais qu'elles n'avaient pas de caractère frauduleux.

Et la morale de l'affaire, c'est que ces Messieurs compromis, Miquel, Comte, Munster, Putbus et autres, sont ou libéraux ou conservateurs, et sont — j'allais dire les émules de Cartouche et de Mandrin — représentants (?) du peuple. Si l'on fait le procès aux conservateurs, il faudra le faire aux libéraux.

Voilà des hommes qui siègent au Parlement, qui ont reçu pour mandat de défendre les intérêts de leurs commettants, et qui dévalisent la nation à qui mieux mieux, sans être inquiété et même sans perdre de leur considération dans le monde financier, une preuve de plus que toute cette clique est moralement pourrie et qu'elle ruinera le pays, si le peuple n'y met ordre.

Est-il étonnant maintenant que ces détrompeurs aient le socialisme en horreur, du moment qu'ils savent que notre devise est : « A chacun le sien, » et que si chacun était récompensé selon ses mérites, ils ne seraient pas au Reichstag, mais ailleurs.

Combien en voyez-vous de ces hommes de l'élite de la société, le ruban à la boutonnière, qui seraient au bagne s'ils étaient nés travailleurs ?

Va donc toi, paria, dont le contact souille, voler un pain quand la faim te pressera, on te mettra à l'ombre ; mais fais-toi spéculateur, vole des millions, tu seras décoré, cela te sera même un titre à être ennobli.

Ne fais pas comme le prince Jablonski, sous officier au 17^e régiment d'infanterie autrichien, à Trieste, qui a été condamné à 8 mois de prison et à la perte de la noblesse (?) pour avoir volé une misère à un camarade. S'il avait volé des millions, on l'aurait nommé archiduc.

Il y a, dans le Code pénal allemand, des dispositions qui choquent tellement le bon sens, que l'on ne comprend pas comment on ne l'a pas encore modifié de manière que la peine la plus forte emporte la plus faible, comme dans les lois françaises.

Ces jours-ci on a jugé en Silésie, une bande de brigands, dont le chef a été condamné aux travaux forcés à perpétuité et à la peine de mort, un autre à dix années de travaux forcés et à la peine de mort également. Voilà la justice dans un cruel embarras. Seront-ils guillotines avant ou après les travaux forcés ?

Vous connaissez le commerce infâme que l'on fait avec le prolétariat chinois, la traite des coolies, qui a si avantageusement remplacé la traite des noirs. On engage les travailleurs chinois par des contrats soi-disant libres, on les emballent comme une marchandise à bord d'un navire, pour les déballer en Amérique, où ils travaillent pour un prix dérisoire et opposent une digue aux flots envahisseurs du socialisme ouvrier. Pendant quelque temps, le résultat était tel que nos bourgeois, dont la moralité est au même niveau que partout ailleurs, s'étaient sérieusement proposés d'imiter leurs dignes confrères Yankees.

Mais ô malheur ! les Yankees se sont pris à leur propre piège et demandent à cor et à cris aide et protection au Conseil fédéral américain, pour être débarrassés des peaux jaunes, plus à craindre

que les peaux rouges, qui ne font pas de tort à leur petit commerce. Les exploités chinois — il paraît qu'il y en a là-bas aussi, — plus rusés et plus âpres à la curée que les plus ferrés de l'Amérique, se sont établis dans la République, et font la traite des coolies à leur propre compte. Malheur au chinois qui travaillerait pour un patron Yankee, le poignard lui en ferait passer l'idée pour toujours.

Pas mal — n'est-ce pas messieurs, pour des Chinois ?

Si nous avons la consolation d'être l'objet permanent des attentions du procureur du roi et de ses acolytes, qui nous honorent tantôt d'une visite domiciliaire, tantôt de la saisie des journaux, ou d'un bon procès, et d'autres peccadilles, il paraît qu'on s'y entend encore mieux dans l'Empire-royaume apostolique. Il est rare que la « Gleichheit, » l'organe socialiste autrichien, nous arrive sans 2 ou 3 carrés blancs avec la remarque : « 2^{me} édition, confisqué à la première, » qui s'étalent au beau milieu du journal. Je vois d'ici le censeur armé d'une énorme paire de ciseaux, prêt à couper le fil de la vie aux enfants de la pensée à peine nés.

J'ai toujours eu une grande admiration pour la censure qui a trouvé le moyen d'emprisonner les idées ou pour mieux dire de les étrangler en venant au monde, mais elle à un défaut ; peut-être me saura-t-on gré en haut lieu de le faire connaître. Quand le censeur reçoit le dépôt des journaux, il y en a déjà pas mal d'expédiés par la porte et si la confiscation est ordonnée, quelques-uns échappent toujours à la vigilance des agents, qui sont lus et qu'on se passe, — histoire du fruit défendu.

Cela constitue un danger permanent. Il est vrai qu'on se rattrape sur l'auteur et sur l'éditeur des articles incriminés, que l'on met ordinairement en prison pour leur donner le temps de réfléchir. Mais ne vaudrait-il pas mieux, puisque le censeur sait ce qu'il doit retrancher, il doit savoir ce que l'on peut imprimer et le faire rédiger par lui ?

L'imprimeur responsable du calendrier : *Der arme Conrad*, publié à Leipzig, vient d'être condamné à un mois de prison, à cause de l'image du frontispice qui, unie au texte explicatif, est une « provocation ! »

Les planches et les formes doivent être détruites.

Horrible découverte, dit le *Social Demokrat*, de Nuremberg, un sous-officier, à Spandau, a été l'objet d'une enquête. Depuis longtemps il assistait en costume bourgeois à des réunions socialistes, et il doit même y avoir pris la parole. Des feuilles libérales rapportent qu'on a saisi chez lui des « papiers intéressants. »

La *Berliner Freie Presse* atteste la présence de ces papiers intéressants, qui ne sont autres que divers exemplaires du *Neuer Social Demokrat*, de Berlin.

En mars, on a signalé 117 cas de mort dans l'armée prussienne, ainsi que dans les corps d'armées Saxons et Wurtembourgeois ; dans ce nombre se trouve, d'après les rapports officiels, *vingt-huit suicides.*

L'Association des charpentiers est dissoute dans toute l'Allemagne par ordre supérieur.

Nous avons reçu les premiers numéros d'un nouveau journal socialiste : *Die Wahrheit (la Vérité)* qui se publie à Breslau (Silésie prussienne.)

Nous adressons un salut de bienvenue à ce nouveau confrère.

L'*Arbeiter Wochen Chronik*, de Pesth, consacre un long article à l'anniversaire

de la chute de la Commune, qui est, dit la feuille hongroise, un jour de deuil pour le prolétariat du monde entier.

Portugal.

Le *Protesta*, de Lisbonne, parle de la misère croissante en Portugal et des nombreuses émigrations au Brésil, où les travailleurs ne font que changer de tyrans, car l'exploitation de l'homme par l'homme est partout le même. L'espace nous manque aujourd'hui pour reproduire des extraits de notre confrère portugais.

Colonne libre.

N. B. — La Rédaction n'est pas responsable des opinions exprimées sous ce titre. Elle y insère les lettres qui ne sont pas évidemment absurdes, et se réserve le droit de raccourcir celles qui seraient trop longues.

Le dernier n° de l'*Ami du Peuple* contient un article intitulé : « La diplomatie révolutionnaire et le refus du service militaire » dans lequel l'auteur donne le conseil aux Allemands, Autrichiens et Russes de refuser le service militaire et de se réfugier en Angleterre et en Suisse ; des Français, il ne parle pas, ce qui pourrait amener des esprits simples à croire que le citoyen Chatelain, quoique socialiste, conserve toujours un petit fond de Chauvinisme.

Se réfugier en Suisse est une impossibilité, vu qu'aucun canton ne donne un droit de domicile aux déserteurs. L'auteur convient que son idée est peut-être une utopie, il ne se trompe pas et une simple démonstration suffira pour l'en convaincre.

Si tous les hommes astreints au service militaire le refusaient, ils n'auraient pas besoin de quitter leur pays d'origine, et le peuple travailleur serait maître de la situation.

Nous avons relevé plus loin quelques phrases qui ne devraient pas trouver place dans un journal socialiste, qui doit rester sur son véritable terrain. Ces phrases sont de nature à froisser le sentiment — je ne dis pas patriotique, attendu que nous sommes cosmopolites — mais de justice non-seulement des citoyens Allemands, mais Autrichiens, etc., qui sont des peuples germains et qu'on pourrait penser que l'égoïsme est un vice inhérent aux peuples d'origine allemande.

Comme nous ne voulons pas engager une polémique qui serait plus nuisible que profitable au parti que nous représentons, nous ne soulèverons pas d'autres questions, qu'il nous suffise de faire remarquer que les socialistes allemands ont protesté contre l'annexion d'Alsace-Lorraine, et que les socialistes français ont ratifié par leur silence le trafic de Nice et de la Savoie

UN FLAMMINGANT.

Les Hérétiques Révolutionnaires-Socialistes DU XV^{me} SIÈCLE.

Etude dramatique en cinq actes et en prose

PAR

CLAUDE PELLETIER.

TROISIÈME ACTE.

SCÈNE X (suite).

Pierre.

Quelqu'un d'entre vous a-t-il quelques observations à faire sur ce qui vient d'être dit ou à y ajouter quelque chose ?

Plusieurs membres.

Non !

Plusieurs autres.

Attendons à demain !

Le tocsin sonne plus fort. On entend gronder le canon dans le lointain ; puis les cris du peuple qui semblent se rapprocher.

Pierre.

Je crois que la lutte a commencé. Écoutons !

Le peuple se rapproche. On entend distinctement les cris de :

Justice ! Justice et Liberté !

Oui ! la Liberté !

La Coupe !

L'Égalité !

A bas les prêtres ! Plus de monarchie !

Le canon se rapproche et le tocsin redouble. On entend les cris de :

Plus de domination ! Plus de Craties !

La République !

Pierre.

Citoyens, la séance est levée. Que maintenant chacun de nous se rende où son devoir l'appelle ?

Tous se lèvent pour s'en aller.

La toile tombe.

Fin du troisième acte.

Communications et Annonces.

Les ouvriers liégeois à Philadelphie.

Dimanche 11 juin 1876, à 11 heures du matin, réunion publique au Manège sur la Fontaine.

Ordre du Jour :

Nomination définitive du Comité.

Pour le Comité provisoire,

J. THIRION.

La Solidarité, société française de prêts et secours mutuels.

Dimanche 11 juin, à 1 1/2 heure de relevée, au Casino de la Renaissance, Passage Lemonnier, à Liège, CONFÉRENCE PUBLIQUE au profit de cette Société, par un publiciste français.

Sujet : *Bohémiens et Bohémiennes, ou les tribus de la bonne aventure.* — Origine, apparition et dispersion en Europe. — Historique, mœurs, coutumes, croyances, idiome, état actuel, etc., etc., de ces réfractaires de notre civilisation.

On peut se procurer des cartes : Boulevard de la Sauvenière, 4, chez Robert et chez Foret, horloger, rue Grétry, 102.

Les Membres de la Société l'*Affranchissement*, de Bruxelles, sont informés que les réunions auront lieu jusqu'au 13 août prochain, tous les premiers et troisième mardi de chaque mois.

LA SOLIDARITÉ (SECTION DE GOUVELEZ-PIÉTON) rappelle à ses membres que les assemblées ont lieu les 2^{me} et 4^{me} dimanche de chaque mois, à 3 heures précises de relevée, en son ancien local, à Gouy.

Réunion du Comité tous les dimanches à 9 heures du matin.

Prière de respecter les heures indiquées.

Le Comité,

DANDOIS et PRÉAU.

La section de Jolimont, les *Travailleurs de l'Abîme*, porte à la connaissance de ses Membres que les Assemblées générales ont lieu le deuxième et le dernier dimanche de chaque mois, à 3 heures de relevée, chez Burléon, J.-B., à Jolimont.

Pour le Comité :

W. F.

Avis.

Le Comité se réunit au dit local tous les dimanches, à 3 heures de relevée, pour l'inscription des nouveaux adhérents.

Foret, horloger, rue Grétry, 102, à Liège, vend horloges, pendules, montres et se charge de toutes espèces de réparations à prix modérés.

Librairie VERRYCKEN.

Avenue de la Porte de Hal, 34, près de la station du Midi, à Bruxelles.

On y trouve toute espèce d'ouvrages socialistes, philosophiques et historiques.

Liège, V. Mathaiwe, éditeur, rue du Palais, 54.